

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par Firmin Picard.—La vie des champs, par N. Legendre.—Après une nuit d'orage, par Lys de la Vallée.—Les merveilles de la nature, par P. Colonnier.—Scène d'intérieur, par Urg. d'Alsaces.—Poésie : Euterpe, par H. Desjardins.—Nouvelle : L'homme rouge, par Louis Fréchette.—Petite poste en famille.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Désespoir, par Wilfrid Locat.—Le vieux tremble, par L.-J. Doucet.—Doux aveux, par Paul Ivry.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Poésie : Dieu le saura.—Faits scientifiques.—Primes du mois de juin.—Aphorismes commerciaux.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Le sport.—Le mariage.—Parc Schmer.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Nouvelles à la main.—Club de Natation Montréal.

GRAVURES : Inauguration du monument du chevalier d'Iberville, à Ste-Cunégonde, le 24 juin.—La fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal : Arc de la rue Mont-Royal ; Le défilé sur les rues St-Denis et Mont-Royal ; L'autel érigé sur la montagne.—La St-Jean-Baptiste à St-Ignace du Nominique : L'église de St-Ignace ; Mgr Duhamel avec les chanoines réguliers ; Les discours ; La cavalcade.—Portrait de M. J. Pelletier.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous avons dit, la semaine dernière ce que fut la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Si nous y revenons aujourd'hui, c'est que nous voulons appeler l'attention sur les gravures reproduites en ce numéro.

Tout d'abord, disons que ces photographies ont été prises presque toutes du haut de l'arc de triomphe érigé rue Mont-Royal par les soins de M. l'échevin Roy. C'est lui qui a eu la bonté de permettre à nos artistes de se placer au sommet de cet arc superbe, d'où ont été prises les diverses vues de la procession. Nous lui en exprimons toute notre plus vive gratitude.

La procession comptait des milliers de personnes. L'effet en était féérique, ainsi qu'on en pourra juger. Ce qui était vraiment remarquable, c'est l'autel érigé sur le flanc de la montagne, en face de la rue Mont-Royal, et d'où S. G. Mgr Bruchési, notre bien aimé archevêque, donna la bénédiction Apostolique, en vertu d'une délégation spéciale de Notre Saint Père.

Ce ne furent point les seules fêtes patriotiques de Montréal, en ces beaux jours.

Le 24 juin au soir, en effet, Sainte-Cunégonde inaugurerait le monument élevé au grand Français-canadien, héros de terre et de mer, fondateur de la Louisiane, découvreur de l'embouchure du Mississipi, de la Floride, le chevalier d'Iberville, sans peur et sans reproche.

C'est une belle et bonne pensée, que d'honorer la mémoire des hommes illustres de la Patrie, mais surtout, quand la gloire de ces hommes n'est ternie par aucune faute.

Nous voulons, ici, exprimer notre reconnaissance à nos artistes si renommés par la beauté, le fini de leurs travaux. Les vues que nous donnons, viennent de MM. Laprès & Lavergne, nos photographes de l'est de la ville (360, rue Saint-Denis) ; de M. J.-A. Dumas, du centre de la ville (112 rue Vitré, coin Saint-Laurent) ; de M. Poirier, de l'ouest de Montréal, (3065, rue Notre-Dame).

Si les fêtes furent belles à Montréal, elles ne le furent pas moins en maints endroits du Canada.

Elles revêtirent un caractère grandiose au Nominique, en la nouvelle paroisse de Saint-Ignace. S. G. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, sous la juridiction de qui se trouvent les Nominiques, avait daigné présider aux fêtes de cette paroisse, durant lesquelles fêtes fut dévoilée et inaugurée la statue du roi du Nord, le bon curé de Saint-Jérôme, Monsieur Labelle. Sa Grandeur était entourée des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, établis au Nominique.

La statue se voit à droite du spectateur, dans la photographie des "discours." A gauche, se trouve Mgr Duhamel, révérendissime archevêque. L'orateur qui parlait au moment où fut prise cette vue, est l'éloquent député, M. Bourassa, dont l'éloge n'est plus à faire.

L'œuvre des Etrences aux Enfants pauvres reprend ses opérations, mais d'une manière charmante. Ce sont les dames qui commencent.

Et parmi ces dames, ce sont les premières de notre brillante société montréalaise qui sont à la tête du mouvement.

Mme R. Préfontaine, la compagne si distinguée de notre premier magistrat de la ville, a résolu de donner un banquet à nos petits chéris qui... n'en ont jamais. C'est une pensée soufflée par Dieu même : car ces banquets, non point par la quantité des victuailles, mais par l'amour qui y est dépensé, élèvent les petits jusqu'aux grands, font compatir les riches aux souffrances du pauvre, rapprochent en les confondant les classes de la société, tuent le socialisme en son germe.

Et puis, voyez la honte de ces jouisseurs égoïstes ne songeant qu'à eux, lorsqu'on vient à parler devant eux de ces manifestations de la charité, et qu'on leur dit :

—Vous y étiez, certes ? ou du moins, vous y avez largement contribué ?—Car il faudrait être privé de cœur, de sentiment, de raison même, pour n'y point prendre part !

Et ils voient, ils sentent, ils comprennent que chacun de ces mots les atteint, leur cingle le visage : c'est bien eux qui n'ont ni raison, ni cœur, ni sentiment !

L'exemple est contagieux : ces cœurs durs finiront par se laisser attendrir à leur tour, et bientôt, mes bien aimés petits enfants qui avez faim souvent, vous ne l'aurez plus jamais—le riche se rappellera qu'il n'a que le dépôt de sa fortune, qu'il doit pour la voir fructifier, en verser le superflu dans vos familles. Vos larmes, alors, mes petits chéris, se tariront ; vos petites lèvres roses murmureront des prières de gratitude, vos jolis petits yeux brilleront de bonheur...

Alors, mes bien aimés, si je voyais cela, j'aimerais autant être oublié et maltraité toujours... pourvu que vous soyez toujours heureux !

Que de fois nous avons appelé, dans divers journaux

du Canada et des États-Unis, l'attention des pères de famille sur le déclassement auquel ils exposent leurs enfants, en leur faisant suivre des cours ruineux pour le père, désastreux pour l'enfant qui, à un moment donné, se trouve jeté sur le pavé des grandes villes, ne sachant pas assez pour percer dans les professions libérales, se croyant trop... comment dirions-nous cela : trop noble ? pour se livrer à l'agriculture, ou à des métiers, seuls moyens, moyens les plus sûrs de parvenir aujourd'hui ?

Que les enfants reçoivent une bonne et solide instruction primaire, quelquefois même secondaire quand ils sont bien trempés, rien de mieux.

Pour cela, il faut avoir de bons instituteurs, de bonnes institutrices : les premiers, nous les avons, nos Ecoles Normales étant à la hauteur de la situation au point de vue pédagogique, et cela, grâce à notre clergé.

Mais les secondes, les institutrices, laissent beaucoup à désirer. N'ayant pas d'Ecole Normale de demoiselles, où elles puissent se former, leur manière d'enseigner, leur enseignement, leurs connaissances mêmes, tout est défectueux.

Si l'on ajoute à cela que des conseils municipaux ont assez peu de souci de leurs administrés pour ne donner la place d'institutrice qu'à celle qui demandera le plus petit traitement (salaire ne se dit que pour les ouvriers), on comprend que ces pauvres jeunes filles, les dix-neuf vingtièmes du temps, ne soient guère aptes à enseigner ce qu'elles ne savent pas, ce qu'elles ne peuvent étudier, puisque l'argent qu'elles reçoivent ne leur permet pas d'acheter un seul ouvrage pédagogique, ne leur permet pas—ceci est absolument vrai, et c'est un crime au compte des conseils municipaux payant mal—ne leur permet même pas, disons-nous, de se nourrir pour reprendre des forces.

Il ne s'agit pas, en effet, qu'une personne ait trop pour mourir, pas assez pour vivre ; c'est une loi, un principe de droit commun, que le travail doit être convenablement rémunéré. Convenablement ne veut pas dire que celui qui paye abuse de sa situation et batte monnaie sur le dos de celui qu'il emploie : devant Dieu, devant la société, devant la conscience, ceci est un vol.

Que les conseils municipaux n'aient pas de cœur, partant, pas de conscience : je le veux bien. Mais il y a les conseillers : ils sont, presque tous, pères de famille. Seraient-ils bien satisfaits, je le leur demande, si l'on maltraitait ainsi leurs enfants ?

Si nous avions des Ecoles Normales pour demoiselles, le niveau de l'instruction publique se relèverait ; les progrès étant visibles, forceraient les gouvernants—ministère ou conseils municipaux—à être humains. Nous savons que le ministre de l'Instruction publique à Québec, est animé des meilleures intentions. Son vœu, ce serait de voir les Soeurs, soit de la Congrégation, soit de tout autre ordre, ouvrir ces Ecoles Normales. Un programme serait fixé de commun accord entre les autorités civiles et les religieuses ; les brevets seraient donnés dans des circonstances déterminées, sous la protection des lois. Il faut en effet, que le gouvernement favorise l'expansion de l'instruction, celle-ci et les brevets étant sous la juridiction de l'Eglise. En d'autres termes : il faut de toute nécessité, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat.

Les enfants, instruits par des institutrices sortant d'Ecoles Normales, comme nos excellents instituteurs ces enfants seraient capables d'écrire correctement le français, et l'anglais devenu nécessaire ; ils sauraient calculer, tenir les comptes de leurs exploitations ; ils seraient plus instruits en religion qu'ils ne le sont à présent, et ne feraient pas comme ces écrivains tellement puissants, qu'ils se croient au-dessus de Dieu, confondent la religion avec les hommes, l'âme avec la matière, employant pour dire leurs âneries un charabia qui vous ferait vomir de dégoût, prenant leurs insanités stupides pour des manifestations de génie—le génie, qu'eux seuls possèdent !—bavant leur have infecte sur tout ce qui est grand, saint, vénérable, traitant notre Mère, la douce Vierge Marie, de terme, si orduriers que si, usant de représailles, nous disions